

COLLECTION « CRITIQUE »



VINCENT DESCOMBES

L'INCONSCIENT  
MALGRÉ LUI



LES ÉDITIONS DE MINUIT



# L'INCONSCIENT MALGRÉ LUI

## OUVRAGES DE VINCENT DESCOMBES



- L'INCONSCIENT MALGRÉ LUI, 1977 (rééd. « Folio essais », 2004).  
LE MÊME ET L'AUTRE, quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978), 1979.  
GRAMMAIRE D'OBJETS EN TOUS GENRES, 1983.  
PROUST, philosophie du roman, 1983.  
PHILOSOPHIE PAR GROS TEMPS, 1989.  
LA FACULTÉ DE JUGER (avec J. Derrida, G. Kortian, P. Lacoue-Labarthe, J.-F. Lyotard, J.-C. Nancy), 1989.  
LA DENRÉE MENTALE, 1995.  
LES INSTITUTIONS DU SENS, 1996.

### *Chez d'autres éditeurs*

- LE COMPLÉMENT DE SUJET : enquête sur le fait d'agir de soi-même, Gallimard, 2004.  
LE RAISONNEMENT DE L'OURS ET AUTRES ESSAIS DE PHILOSOPHIE PRATIQUE, Le Seuil, 2007.  
LE PLATONISME, PUF, 2007.  
DERNIÈRES NOUVELLES DU MOI, avec Charles Larmore, PUF, 2009.  
LES EMBARRAS DE L'IDENTITÉ, Gallimard, 2013.  
LE PARLER DE SOI, Gallimard, 2014.

COLLECTION « CRITIQUE »

VINCENT DESCOMBES

L'INCONSCIENT  
MALGRÉ LUI



LES ÉDITIONS DE MINUIT



## avant-propos

Dans le texte qui suit, je traite du premier des problèmes que pose *l'énonciation du vrai*. Conformément à l'usage, je distingue l'énoncé de son énonciation : ce qui est dit forme l'énoncé, l'acte de le dire en est l'énonciation. L'énonciation est ainsi la déclaration par laquelle quelqu'un, le sujet qui parle, fait entendre l'énoncé à un auditeur. Or le *premier* problème à poser est celui de savoir si un tel acte est possible. Une réponse négative sur ce point rendrait oiseuse toute recherche ultérieure sur les autres problèmes.

On dira peut-être que ce problème n'exige aucune discussion particulière. Ne suffit-il pas d'émettre un énoncé vrai quelconque pour avoir montré par le fait la possibilité de l'énonciation du vrai ? Soit par conséquent un énoncé dont on sait *a priori* qu'il est vrai : une tautologie, par exemple « un chat est un chat » ou encore « deux et deux font quatre ». Celui qui le dit a-t-il dit vrai ? On voit tout de suite qu'on ne peut pas le savoir tant qu'on ignore les circonstances dans lesquelles l'énoncé a été prononcé. *L'énonciation d'un énoncé vrai n'est pas encore l'énonciation du vrai.*

L'énoncé est vrai, abstraction faite des conditions de son énonciation. Si on lève cette abstraction, cet énoncé n'est plus seulement une expression plus ou moins bien formée, c'est une question ou une réponse, une prière ou une injure, une thèse ou une énigme, et de toute façon une *demande*, celle d'être entendu. La logique qui définit les règles de la bonne formation des énoncés ne peut donc pas trancher lorsque la question porte sur l'énonciation, elle considère par hypothèse tous les énoncés comme des propositions, émises n'importe où, par un sujet anonyme, à l'intention d'un auditeur

quelconque. « Deux et deux font quatre » est un énoncé vrai, mais si c'est Dom Juan qui le dit à Sganarelle, a-t-il énoncé le vrai ?

« *Dom Juan* : Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle ; et que quatre et quatre sont huit.

*Sganarelle* : La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? »

Dom Juan a dit vrai si *cette vérité* arithmétique n'est pas produite à cette occasion pour faire en sorte que *la vérité* ne soit pas dite. Il est vrai que « deux et deux sont quatre », il est vrai que Dom Juan en est convaincu, mais il n'est pas vrai que ce soit là sa « religion », la réponse véridique à la question que lui pose Sganarelle. Il lui est demandé : que tenez-vous pour vrai ? Il répond : je tiens pour vrai ce qui l'est *a priori*, autrement dit tautologiquement ; en disant cela, il a énoncé *le faux* ; en effet, pour Dom Juan, il n'est pas vrai de dire « une femme est une femme », il faut dire qu'elle n'est qu'une femme, que l'une des femmes, et qu'il y a encore toutes les autres.

La distinction de l'énoncé et de l'énonciation conduit donc à poser le problème dans ces termes : à quelles conditions l'énonciation d'un énoncé vrai est-elle aussi l'énonciation du vrai ? Il y a énonciation du faux lorsque ce n'est pas le vrai qui est dit, mais autre chose (qui peut être vrai par ailleurs, dans des circonstances différentes). Par conséquent, la première question à traiter est celle du partage qui se fait, lorsqu'on parle, entre ce qui sera dit et ce qui ne sera pas dit. C'est l'objet du premier chapitre, dans lequel le *non-dit* du discours est étudié selon le procédé dichotomique que Platon a recommandé pour les difficultés de ce genre.

Cette analyse du non-dit parvient à un résultat ambigu : l'énonciation du vrai n'est pas à proprement parler impossible, mais rencontre dans la séduction du sujet par son apparence un tel obstacle qu'on ne voit pas comment elle aurait jamais lieu. L'hypothèse d'un égarement universel se présente alors : n'y aurait-il pas erreur générale et folie commune ? Cette hypothèse est examinée dans le second chapitre.

L'énonciation du vrai est-elle possible ? Le montrer, comme je le tente, revient à traiter de ce qu'il est convenu d'appeler *l'inconscient*. Si l'énonciation du vrai n'est pas possible, *il*



*n'y a pas d'inconscient.* Ou bien en effet le mot « inconscient » n'a pas de sens défini et dénote seulement, de manière négative, ce qui échappe à la prise d'une conscience (c'est l'inconscient comme prédicat indéfini, au sens du non-conscient) ; ou bien ce mot a un sens défini — de même que « invisible » peut dénoter aussi bien, comme prédicat d'un jugement indéfini, ce qui n'entre pas dans l'ordre de la vision, que, de manière définie, ce non-visible inclus dans le champ du visible qui signale un point aveugle de la vision. Par conséquent, l'inconscient, tel qu'on l'invoque, sera cette qualité indéfinie du non-conscient tant qu'on n'aura pas indiqué la manière dont on en détermine le sens défini. Qualité aussi peu déterminante que celle du non-poilu ou de la non-girafe. C'est à une théorie de l'énonciation qu'il appartient de procéder à cette définition. Inversement, le problème initial d'une théorie de l'énonciation est celui de la vérité de l'énonciation, qui n'est autre que le problème de l'inconscient. Voici pourquoi : ou bien un discours infini est possible (qui dise tout), ou bien seulement un discours fini ; dans cette seconde hypothèse, ou bien le discours fini peut dire tout ce qui lui est dicible, ou bien il ne le peut pas. Et dans ce dernier cas seulement, il y a un inconscient. Je soutiens donc ceci : il appartient à la théorie de l'énonciation de déterminer les conditions dans lesquelles il est permis de parler d'inconscient. Cette condition, la voici : il y a de l'inconscient si l'acte d'énonciation implique la perte d'une part du dicible. Il y a de l'inconscient s'il y a du dicible-indicible. L'inconscient auquel on a affaire dans cette hypothèse (qui reste à vérifier) se distingue de l'inconscient tel qu'on le célèbre dans la plupart des doctrines qui ont cours en ceci que la notion n'en est pas immédiatement contradictoire : que cet inconscient est bel et bien un énoncé inconnu du sujet, irréductible à la prise de la conscience. Il n'en va pas ainsi dans la sophistique contemporaine : elle promet au gogo ébahi de lui découvrir le *deus ex machina* de la comédie humaine, l'inconscient, mais cet inconscient est bien peu inconscient, très peu indicible, puisqu'il se réduit tout bonnement à un « je ne veux pas le savoir ». Est inconscient pour elle ce qui est refoulé, est refoulé ce qui est chassé hors de la conscience, est chassé ce qui est condamné. Condamné par qui, sinon, en dernier ressort, par les autorités extérieures

au sujet (l'auteur des choses, des lois, des jours du sujet). Cette définition est strictement sophistique, elle pense toute l'affaire à partir de ce que la sophistique tient pour suprêmement lumineux, le conflit de la nature et de la convention. Les convenances s'opposent à ce que l'homme accomplisse la plénitude de sa nature. La loi est conventionnelle, la volonté décide de la loi qui à son tour décide de ce qui aura l'autorisation de paraître en plein jour, d'être publié et avoué comme tel. La volonté décide donc de ce qui entrera ou non dans le savoir. Est inconscient ce que le sujet ne veut pas savoir, ce qu'il aime ignorer. S'il voulait, il pourrait savoir. La volonté est donc au principe de cet inconscient qui se définit contradictoirement par l'addition d'une infinité d'opérations conscientes : « Je ne veux pas le savoir » est l'opération qui fait passer dans l'inconscient quelque chose de conscient, ce qui fait déjà deux conscients (le refoulé, plus l'initiative du refoulement) à quoi il faut sans doute ajouter une nouvelle expulsion hors de la conscience de cette volonté de faire comme si on ne savait pas, et ainsi de suite.

Derrière la définition usuelle de l'inconscient (par un contenu inadmissible et donc expulsé, par un objet de désir insupportable et donc refoulé), on trouve une thèse erronée sur l'acte d'énonciation, sur l'exercice du langage. Parler consisterait à communiquer quelque chose, la chose qu'on veut dire. Le langage serait l'instrument de cette communication. Dès lors, le sujet de l'énonciation est censé savoir ce qu'il dit. Et s'il sait ce qu'il dit, il dit précisément ce qu'il veut dire, de sorte qu'il peut dire ce qu'il veut et ne pas dire ce qu'il ne veut pas dire. Le sujet de l'énonciation est le maître. C'est la volonté qui fixe le partage du dicible et de l'indicible. Le sujet sait ce qu'il dit : il lui suffit alors de ne pas dire pour ne pas savoir, pour « refouler », comme on s'exprime. Si on parle pour communiquer, on sait ce qu'on dit par le moyen du langage. Le seul problème à poser est celui du progrès dans la transmission du message : le sujet sait, mais comment l'auditeur saura-t-il ce qu'on veut lui dire, ce qu'on lui veut ? Le locuteur sait et l'auditeur ne sait pas. Entre les deux, l'instrument du langage. L'erreur est ici de penser le langage à partir d'une fonction qu'on lui suppose *a priori*. Démarche qui souffre d'être *a priori*, comme l'a noté Edgar Poe dans *Le Démon de la perversité*.

L'« homme de la métaphysique ou de la logique » prétend être informé du plan divin, puisqu'il s'autorise lui-même à dériver les facultés humaines d'une fonction à remplir. « En matière de phrénologie, par exemple, nous avons d'abord établi, assez naturellement d'ailleurs, qu'il était dans les desseins de la Divinité que l'homme mangeât. Puis nous avons assigné à l'homme un organe d'alimentivité, et cet organe est le fouet avec lequel Dieu contraint l'homme à manger, bon gré, mal gré. En second lieu, ayant décidé que c'était la volonté de Dieu que l'homme continuât son espèce, nous avons découvert tout de suite un organe d'amativité. Et ainsi ceux de la combativité, de l'idéalité, de la causalité, de la constructivité — bref tout organe représentant un penchant, un sentiment moral ou une faculté de la pure intelligence » (je cite la traduction de Baudelaire). Jamais, poursuit Edgar Poe, le logicien n'enregistrera le principe d'action tel que la perversité, le penchant à agir contre tout bon sens, contre son intérêt, contre son bien-être. Cette faculté lui est méthodiquement invisible puisqu'elle est *a priori* imprévisible. Il est juste d'adresser le même reproche aux linguistes qui définissent le langage comme un instrument de communication, comme s'ils avaient pris connaissance du « plan de la Divinité » de façon à désigner dans telle faculté l'organe de telle fonction. La linguistique métaphysique ne veut voir dans son objet qu'un outil économique, commode, raisonnable, orienté vers le bien-être<sup>1</sup>. Si l'homme parle, c'est pour dire les choses qu'il a à dire, tout simplement. Il sait ce qu'il veut dire (seul l'auditeur l'ignore), il sait ce qu'il dit, il sait donc exactement ce qu'il veut (son bien-être). Mais l'observation infirme cette doctrine prétentieuse. Selon la « méthode *a priori* », l'homme veut son bien-être et y a droit, de sorte qu'il est muni des organes nécessaires à son acquisition (les instincts). Selon l'observation, le principe de l'action n'est pas le désir du bien-être, mais bien ce

1. « La fonction essentielle de cet *instrument* qu'est une langue est celle de *communication* : le français, par exemple, est avant tout l'outil qui permet aux gens "de langue française" d'entrer en rapport les uns avec les autres. Nous verrons que si toute langue se modifie au cours du temps, c'est essentiellement pour s'adapter de la façon la plus économique à la satisfaction des besoins de la communauté qui la parle » (A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Armand Colin, 3<sup>e</sup> éd., p. 13).

qu'Edgar Poe nomme la perversité : « Dans le sens que j'y attache, c'est en réalité un mobile sans motif, un motif non motivé. » Autrement dit, on est incapable de dire pourquoi on se livre à tel agissement. Par conséquent, retournement de l'inférence : le sujet ne sait pas ce qu'il veut (puisqu'il ne peut pas le dire), donc il n'est pas vrai qu'il sache ce qu'il dit (ne sachant pas ce qu'il veut, il ignore aussi ce qu'il veut dire).

D'où vient-il qu'on parle d'inconscient ? Incontestablement, de l'observation d'un sujet dont il est manifeste qu'il ne sait pas (dire) ce qu'il veut. C'est l'avis de Balzac dans *La Femme de trente ans* : « Il existe des pensées auxquelles nous obéissons sans les connaître : elles sont en nous à notre insu. Quoique cette réflexion puisse paraître plus paradoxale que vraie, chaque personne de bonne foi en trouvera mille preuves dans sa vie. » L'observation, non la réflexion, atteste la présence en nous de *pensées* que nous ne connaissons pas. Nous ne savons pas quelles elles sont et nous ne savons pas qu'elles sont en nous : mais nous pouvons pourtant les déceler. Nous ne savons pas à *quoi* il est pensé dans ces pensées et nous ne savons pas qu'*on y pense*. Ainsi, le héros auquel s'applique cette réflexion ignore qu'il est tombé amoureux, en la personne de la marquise d'Aiglemont, de la femme à trente ans. « En se rendant chez la marquise, Charles obéissait à un de ces textes préexistants dont notre expérience et les conquêtes de notre esprit ne sont, plus tard, que les développements sensibles. » Paradoxe de pensées dont nous ignorons la présence en nous, et que nous pouvons pourtant déceler à travers les effets qu'elles ont sur notre conduite ; nous leur obéissons sans les connaître et à notre insu, mais comme si nous les connaissions, comme si nous étions avisés de l'objet qu'elles nous assignent.

La trouvaille de Freud aura été d'indiquer comment la « personne de bonne foi » peut trouver les « mille preuves » dont parle Balzac. Freud, lui aussi, s'adresse quelque part à l'auditeur de bonne foi<sup>2</sup>, et il lui donne la parole. L'auditeur impartial demande : que se passe-t-il dans la cure ? Comment

2. « La question de l'analyse profane. Entretiens avec un auditeur impartial » (*Gesammelte Werke*, t. XIV). Ce texte est traduit en français sous le titre : *Psychanalyse et médecine*, Gallimard.

la parole peut-elle délivrer le névrosé de sa souffrance ? Il lui est répondu ceci :

« Tout homme sait qu'il y a en lui des choses qu'il lui déplairait de communiquer à autrui, ou même dont la communication lui semble exclue. Il s'agit de ses "affaires intimes". Chacun pressent aussi — ce qui est un grand progrès dans la connaissance psychologique de soi-même — qu'il y a d'autres choses encore que l'on ne voudrait pas s'avouer à soi-même, que l'on se cache à soi-même, que pour cette raison on interrompt et que l'on chasse de sa pensée lorsqu'elles y émergent. Peut-être remarquera-t-on alors qu'il se pose dans ce cas un problème psychologique qui est en effet très remarquable : sa propre pensée doit rester secrète pour son propre soi-même<sup>3</sup>. » Tout homme impartial peut faire sur lui-même l'observation de ces deux sortes de secret : ceux qu'on a pour autrui et ceux qu'on a pour soi-même. Le second cas est effectivement remarquable, puisqu'il manifeste une opposition entre le *Selbst*, c'est-à-dire le sujet, et un *eigener Gedanke*, une pensée propre au sujet. Expérience de la division du sujet, de l'opposition entre celui qui pense sans le savoir et celui qui ne sait pas qu'il pense.

Ayant renvoyé son auditeur impartial à cette observation qui fait « pressentir » l'inconscient, Freud revient à son objet initial, l'originalité du traitement analytique. Il fait dire à l'auditeur qu'il s'est donné : vous professez donc que les névrosés souffrent d'être accablés d'un *secret* dont ils se déchargent sur le divan en l'énonçant, de même que le pénitent, dans le rite catholique, retrouve la paix en confessant ses fautes ; la cure analytique serait donc une manière de confession laïque. À quoi Freud répond : « Dans la confession, le pécheur dit ce qu'il sait ; dans l'analyse, le névrosé doit dire plus<sup>4</sup>. » Il doit en dire plus qu'il ne sait pour être guéri, au lieu qu'il est demandé au pécheur de confesser ce qu'il sait de lui-même pour être absous.

La contradiction inhérente au concept usuel de l'inconscient est sensible dans cette page de Freud. D'abord Freud renvoie l'auditeur à une observation qui lui fera pressentir la présence de pensées inconscientes (chacun a des secrets,

3. G. W., *op. cit.*, XIV, p. 215.

4. *Ibid.*

non seulement pour autrui, mais aussi pour soi-même). Ensuite, il indique que la cure analytique repose sur l'inégalité du savoir au discours, en d'autres termes sur l'existence de symptômes où l'inconscient se dit malgré le sujet. Il y a dans cette page deux définitions implicites de l'inconscient : tantôt ce que le sujet ne veut surtout pas dire (secret), tantôt ce que le sujet ne sait pas dire (en ce sens indicible) mais aussi ne *se sait* pas dire (en ce sens dicible, symptôme).

Le secret est un discours retranché, réservé, donc un dicible que le sujet écarte de son discours. L'inconscient, selon cette page de Freud, serait de l'ordre du secret gardé à l'égard de soi-même. La comparaison entre le secret à l'égard d'autrui et le secret à l'égard de tout le monde suggère inévitablement une symétrie entre ce que l'on cache aux autres et ce que l'on se cache à soi-même. Il y a des choses dont le sujet se détourne, qu'il ne veut pas savoir : il y a des choses vouées à l'inconscience, en raison de la convention sociale. Le résultat est que l'être humain souffre d'un conflit intérieur, une de ses pensées s'opposant à son identité officielle. On est ici dans l'ordre du *je ne veux pas le savoir*. De même que le sujet est supposé communiquer à son gré avec autrui, de même il est censé communiquer à son gré avec lui-même et être en mesure de ne prendre connaissance que des pensées qui lui agréent.

En revanche, la référence à la cure introduit une tout autre conception de l'énonciation : le sujet en dit plus long que son savoir. L'inconscient n'est plus ce que le sujet ne veut pas se dire, il est ce que le sujet ne sait pas dire, ce qu'il dit *malgré lui*. L'inconscient est donc encore du dicible (puisque énoncé à l'insu du sujet), mais du dicible indicible pour le sujet (puisque son énonciation ne peut se faire, précisément, qu'à l'insu du sujet).

En somme, il est permis de trouver que la doctrine soutenue par nombre de freudiens s'accorde un sujet beaucoup trop savant. S'il ne sait pas, c'est qu'il le veut bien. Si son désir lui est inconscient, c'est parce qu'il se refuse à être l'homme d'un tel désir. On serait bien en peine d'expliquer comment le sujet s'y prend pour ignorer à volonté. Pour chasser de chez soi un indésirable, il importe de le connaître ; et si on se borne à faire comme si l'indésirable n'était pas là, à l'« ignorer », comme on dit, il est indispensable d'éviter

soigneusement tout geste qui conduirait à reconnaître sa présence et avouer qu'on le savait là.

S'il y a un inconscient, il ne peut s'agir que de la vérité du sujet. Pourquoi nommer *sujet* le locuteur, celui qui parle ? De façon générale, on appelle sujet (*subjectum*) le terme que l'on retrouve *identique à lui-même* en différentes circonstances. Par exemple, le sujet au sens logique, le sujet de la proposition prédicative, se retrouve identique à lui-même en différentes attributions. Nous considérons maintenant le sujet de l'énonciation. La personne qui parle est un sujet pour autant que parler consiste pour elle à s'identifier, à décliner son nom. C'est toujours un sujet qui parle si parler revient, quoiqu'on dise, à dire qui on est. Le sujet dit qui il est, lui le sujet. Or il est sujet lorsqu'il parle. En parlant, il ne dit qu'une seule chose, à savoir qui il est en tant qu'il parle. Hypothèse de l'inconscient : il est impossible au sujet de dire la vérité, il lui est impossible de dire (adéquatement) qui il est lorsqu'il parle.

Les doctrines de l'inconscient que l'on professe dans les milieux dits analytiques souffrent d'une équivoque. Le surmenage auquel sont soumis les analystes freudiens, sous la double pression d'une clientèle toujours croissante et des grandes manœuvres périodiques de la théorie, ne leur a pas laissé le loisir de se confronter à la question préalable à toute doctrine de l'inconscient. La thèse de l'inconscient n'a de sens que rapportée au sujet de l'énonciation : il ne sait pas ce qu'il dit. La thèse de l'inconscient qualifie le sujet de l'énonciation. Cette thèse est elle-même énoncée. Celui qui parle de celui qui parle parle de lui-même : situation familière en philosophie, mais déconcertante ailleurs, à ce qu'il semble. Qu'arrivera-t-il ensuite s'il parle de lui-même pour dire qu'en aucun cas le sujet qui parle ne peut dire la vérité sur lui-même ?

# table des matières

<u>AVANT-PROPOS</u> .....	<u>7</u>
<u>I : QUE N'AI-JE PAS DIT ?</u> .....	<u>17</u>
<u>1. L'indicible</u> .....	<u>17</u>
<u>2. L'interdit</u> .....	<u>18</u>
<u>3. Le secret, distingué de l'abject</u> .....	<u>27</u>
<u>4. Le moi, distingué de l'autre</u> .....	<u>32</u>
<u>5. L'altérité</u> .....	<u>43</u>
<u>6. L'identité</u> .....	<u>45</u>
<u>7. Les effets du mensonge</u> .....	<u>49</u>
<u>8. Le refoulement de la vérité</u> .....	<u>59</u>
<u>9. Le retour du refoulé</u> .....	<u>71</u>
<u>II : L'ERREUR UNIVERSELLE</u> .....	<u>85</u>
<u>10. Deux hypothèses</u> .....	<u>85</u>
<u>11. Le vraisemblable</u> .....	<u>89</u>
<u>12. La sophistique</u> .....	<u>101</u>
<u>13. L'argument d'autorité</u> .....	<u>108</u>
<u>14. La division du sujet</u> .....	<u>133</u>
<u>15. Épilogue</u> .....	<u>161</u>



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE HUIT SEPTEMBRE MIL NEUF CENT  
QUATRE-VINGT SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE CORBIÈRE ET JUGAIN A ALEN-  
ÇON ET INSCRIT DANS LES REGISTRES DE  
L'ÉDITEUR SOUS LE NUMÉRO 1553

## « CRITIQUE »

- Bernard Andrès, PROFILS DU PERSONNAGE CHEZ CLAUDE SIMON.  
Georges Bataille, LA PART MAUDITE, précédé de LA NOTION DE DÉPENSE.  
Jean-Marie Benoist, TYRANNIE DU LOGOS.  
Jacques Bouveresse, LA PAROLE MALHEUREUSE. *De l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique.* – WITTGENSTEIN : LA RIME ET LA RAISON. *Science, éthique et esthétique.* – LE MYTHE DE L'INTÉRIORITÉ. *Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein.* – LE PHILOSOPHE CHEZ LES AUTOPHAGES. – RATIONALITÉ ET CYNISME. – LA FORCE DE LA RÈGLE. – LE PAYS DES POSSIBLES. *Wittgenstein, les mathématiques et le monde réel.*  
Michel Butor, RÉPERTOIRE I. – RÉPERTOIRE II. – RÉPERTOIRE III. – RÉPERTOIRE IV. – RÉPERTOIRE V et dernier.  
Pierre Charpentrat, LE MIRAGE BAROQUE.  
Pierre Clastres, LA SOCIÉTÉ CONTRE L'ÉTAT. *Recherches d'anthropologie politique.*  
Hubert Damisch, RUPTURES/CULTURES.  
Gilles Deleuze, LOGIQUE DU SENS. – L'IMAGE-MOUVEMENT. – L'IMAGE-TEMPS. – FOUCAULT. – LE PLI. *Leibniz et le Baroque.*  
Gilles Deleuze, Félix Guattari, L'ANTI-ÉDIPÉ. – KAFKA. *Pour une littérature mineure.* – MILLE PLATEAUX. – QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?  
Jacques Derrida, DE LA GRAMMATOLOGIE. – MARGES DE LA PHILOSOPHIE. – POSITIONS.  
Jacques Derrida, Vincent Descombes, Garbis Kortian, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-François Lyotard, Jean-Luc Nancy, LA FACULTÉ DE JUGER.  
Vincent Descombes, L'INCONSCIENT MALGRÉ LUI. – LE MÊME ET L'AUTRE. *Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978).* – GRAMMAIRE D'OBJETS EN TOUTS GENRES. – PROUST, *Philosophie du roman.* – PHILOSOPHIE PAR GROS TEMPS. – LA DENRÉE MENTALE.  
Georges Didi-Huberman, LA PEINTURE INCARNÉE, *suivi de « Le chef-d'œuvre inconnu » par Honoré de Balzac.* – DEVANT L'IMAGE. *Question posée aux fins d'une histoire de l'art.* – CE QUE NOUS VOYONS, CE QUI NOUS REGARDE. DEVANT LE TEMPS. *Histoire de l'art et anachronisme des images.*  
Jacques Donzelot, LA POLICE DES FAMILLES.  
Thierry de Duve, NOMINALISME PICTURAL. *Marcel Duchamp, la peinture et la modernité.* – AU NOM DE L'ART. *Pour une archéologie de la modernité.*  
Serge Fauchereau, LECTURE DE LA POÉSIE AMÉRICAINE.  
André Green, UN ŒIL EN TROP. *Le complexe d'Édipe dans la tragédie.* – NARCISSISME DE VIE, NARCISSISME DE MORT. – LE TRAVAIL DU NÉGATIF. – LE TEMPS ÉCLATÉ. – LA DIACHRONIE EN PSYCHANALYSE.  
André Green, Jean-Luc Donnet, L'ENFANT DE ÇA. *Psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche.* LE TRAVAIL DU NÉGATIF.  
Nathalie Heinich, LA GLOIRE DE VAN GOGH. *Essai d'anthropologie de l'admiration.*  
Denis Hollier, LES DÉPOSSÉDÉS (*Bataille, Caillois, Leiris, Malraux, Sartre*).  
Luce Irigaray, SPECULUM. *De l'autre femme.* – CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN. – AMANTE MARINE. *De Friedrich Nietzsche.* – L'OUBLI DE L'AIR. *Chez Martin Heidegger.* ÉTHIQUE DE LA DIFFÉRENCE SEXUELLE. – PARLER N'EST JAMAIS NEUTRE. – SEXES ET PARENTÉS.  
Vincent Kaufmann, L'ÉQUIVOQUE ÉPISTOLAIRE.  
Garbis Kortian, MÉTACRITIQUE.  
Jacques Leenhardt, LECTURE POLITIQUE DU ROMAN « LA JALOUSIE » D'ALAIN ROBBE-GRILLET.  
Pierre Legendre, JOUIR DU POUVOIR. *Traité de la bureaucratie patriote.*  
Emmanuel Levinas, QUATRE LECTURES TALMUDIQUES. – DU SACRÉ AU SAINT. *Cinq nouvelles lectures talmudiques.* – L'AU-DELA DU VERSET. *Lectures et discours talmudiques.* – A L'HEURE DES NATIONS. – NOUVELLES LECTURES TALMUDIQUES.

Jean-François Lyotard, ÉCONOMIE LIBIDINALE. – LA CONDITION POSTMODERNE. *Rapport sur le savoir*. – LE DIFFÉREND.

Louis Marin, UTOPIQUES : JEUX D'ESPACES. – LE RÉCIT EST UN PIÈGE.

Francine Markovits, MARX DANS LE JARDIN D'ÉPICURE.

Agnès Minazzoli, LA PREMIÈRE OMBRE. *Réflexion sur le miroir et la pensée*.

Michèle Montrelay, L'OMBRE ET LE NOM. *Sur la féminité*.

Thomas Pavel, LE MIRAGE LINGUISTIQUE. *Essai sur la modernisation intellectuelle*.

Michel Picard, LA LECTURE COMME JEU. – LIRE LE TEMPS.

Michel Pierssens, LA TOUR DE BABIL. *La fiction du signe*.

Claude Reichler, LA DIABOLIE. *La séduction, la renardie, l'écriture*. – L'AGE LIBERTIN.

Alain Rey, LES SPECTRES DE LA BANDE. *Essai sur la B. D.*

Alain Robbe-Grillet, POUR UN NOUVEAU ROMAN.

Charles Rosen, SCHÖENBERG.

Clément Rosset, LE RÉEL. *Traité de l'idiotie*. – L'OBJET SINGULIER. – LA FORCE MAJEURE. – LE PHILOSOPHE ET LES SORTILÈGES. – LE PRINCIPE DE CRUAUTÉ. – PRINCIPES DE SAGESSE ET DE FOLIE.

François Roustang, UN DESTIN SI FUNESTE. – ... ELLE NE LE LACHE PLUS. – LE BAL MASQUÉ DE GIACOMO CASANOVA. – INFLUENCE. – QU'EST-CE QUE L'HYPNOSE ?

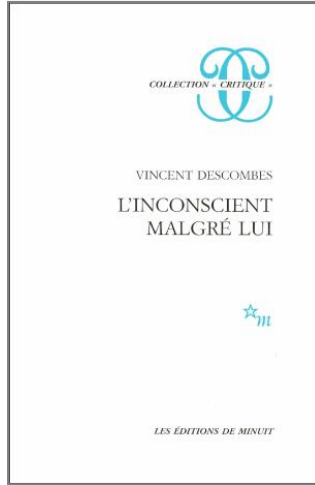
Michel Serres, HERMES I : LA COMMUNICATION. – HERMES II : L'INTERFÉRENCE. HERMES III : LA TRADUCTION. – HERMES IV : LA DISTRIBUTION. – HERMES V : LE PASSAGE DU NORD-OUEST. – JOUVENCES. *Sur Jules Verne*. – LA NAISSANCE DE LA PHYSIQUE DANS LE TEXTE DE LUCRÈCE. *Fleuves et turbulences*.

Michel Thévoz, L'ACADÉMISME ET SES FANTASMES. – DÉTOURNEMENT D'ÉCRITURE.

Jean-Louis Tristani, LE STADE DU RESPIR.

Gianni Vattimo, LES AVENTURES DE LA DIFFÉRENCE.

Paul Zumthor, PARLER DU MOYEN AGE.



Cette édition électronique du livre  
*L'Inconscient malgré lui* de Vincent Descombes  
a été réalisée le 03 juillet 2019  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707301857).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707339584



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)